

## TRADUCTION ET LANGUE MYSTERIQUE

Disons tout d'abord qu'il ne s'agit pas d'adapter les lectures et les oraisons, de les mettre à la portée et au goût des fidèles et de leur époque comme certains missels d'enfants l'ont fait. Il ne s'agit pas non plus d'y introduire la mentalité et les préoccupations de l'homme moderne (missels jocistes et autres), mais de prendre le missel romain tel quel.

Ce missel n'a pas été rédigé d'un seul jet, il ne forme pas un tout homogène, mais il représente un ensemble complexe résultant de la fusion des éléments du rit romain et du rit gallican. Voici un exemple : nous juxtaposons la postcommunion pour l'Église d'origine romaine et la postcommunion pour les vivants et les morts d'origine gallicane :

Nous vous supplions, Seigneur notre Dieu, de ne pas supporter que ceux auxquels vous accordez la joie de prendre part au divin banquet succombent dans les périls qui menacent l'humanité.

Dieu tout-puissant et miséricordieux, que les saints mystères que nous avons reçus nous purifient et accordez-nous, grâce à l'intercession de tous vos saints, que ce sacrement ne soit pas pour nous un sujet de condamnation, mais un moyen salutaire d'obtenir le pardon. Qu'il efface nos crimes, fortifie les faibles, nous affermisse contre tous les périls du monde : qu'il obtienne aux vivants et aux morts la rémission de toutes leurs fautes.

La différence est facile à saisir. D'un côté, la précision et la sobriété romaine, de l'autre un long exposé avec des sous-entendus théologiques, qui se termine en véritable litanie. Le traducteur devra respecter tantôt le génie romain, tantôt l'esprit du rit gallican.

Il sera peut-être tenté de diluer l'oraison romaine, or c'est précisément la « sobre ébriété » qui est le propre du rit romain; dans les sacramentaires, les trois collectes de la messe sont extrêmement courtes. Nous en sommes avertis par E. Bishop dans son opuscule : *Le Génie du rit romain* : « Les prières dans lesquelles s'exprime le génie romain sont vraiment difficiles à traduire. Les siècles passés ont produit sous ce rapport des essais qui sont des chefs-d'œuvre. Mais ceux-ci même, dans toute leur beauté, ne parviennent pas à satisfaire complètement une oreille délicate. » Dans l'édition française annotée par Dom André Wilmart, le savant bénédictin précise : « Un de ces livres qu'on consultera

toujours avec profit est *Le Missel romain traduit en français*, par CHARLES HURÉ, Paris, 1713; L. BRUN : *Explication des prières et des cérémonies de la messe*, 1726, en mentionne plusieurs autres<sup>1</sup>. »

Pour les oraisons d'origine gallicane, nous ne croyons pas que le traducteur ait le droit de les résumer pour systématiser; il donnerait ainsi artificiellement au missel une homogénéité qu'il n'a pas. Cela nous ramènerait à ce que le R. P. Bouyer appelle « constituer une liturgie d'une façon purement rationnelle et pratique » (*La Maison-Dieu*, n° 10, p. 51).

En ce qui concerne le vocabulaire, il faut que le traducteur fasse siennes, autant que faire se peut, la mentalité, la pensée, la langue du missel. Les textes du missel, en particulier ceux des parties contenues autrefois dans les sacramentaires, collectes, préfaces et canon, parlent un langage plein d'expressions antiques sacrées et sacrales, qui ont acquis un sens essentiellement cultuel. La remarque de Dom Hild dans son introduction au livre de Dom Casel, *Le mystère du culte dans le christianisme*, à propos du mot *mysterium*, vaut pour beaucoup d'autres termes : « Pour notre terme mystère, il faut inviter le lecteur à ne pas perdre de vue le sens plénier qui lui revient dans son acceptation antique et cultuelle, acceptation qui est celle de la liturgie chrétienne et en dehors de laquelle ces pages (nous dirons les pages du missel, du rituel et du pontifical) resteront incomprises. » Voici d'autres exemples : Avent, Épiphanie, Pâques (*Pascha*), Pentecôte (*beata Pentecoste*), pour de telles traductions vaut un principe fondamental énoncé par Dom Casel et traduit par Dom Hild, c'est celui du *retour au mystère*. Sans lui, traducteurs et fidèles liront le missel comme l'eunuque éthiopien lisait la Bible : « Crois-tu comprendre ce que tu lis ? » Il répondit : « Comment le pourrais-je si quelqu'un ne me dirige ? » (Actes, VIII, 30-31.) La mission principale du missel traduit sera de guider le peuple de Dieu dans son « retour au mystère ».

Pour rendre la pensée de l'auteur aussi fidèlement que possible, pour aider les fidèles à retourner au mystère, il faut que le traducteur évite toute équivoque entre la langue de la liturgie et le langage piétiste et subjectiviste. Nous citons plus bas l'exemple du mot *devotio*. Sans doute faut-il souvent avoir recours à une paraphrase. Puisque, selon Dom Hild, la langue française n'est pas accueillante pour les mots étrangers, on pourra peut-être citer entre parenthèses les expressions antiques, ou bien y rendre attentif par un mot d'explication.

1. Ce livre sera réédité prochainement aux Éditions du Cerf, dans la collection « Lex orandi ».

Citons quelques exemples pour concrétiser ce que nous disons ici de la langue antique et sacrale de la liturgie :

La secrète du 9<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte nous fait dire : « *Quoties hujus hostiae commemoratio celebratur, opus nostrae redemptionis exercetur.* » Comparons deux traductions : le « Missel quotidien et vespéral » de Dom Lefebvre et le « Missel et vespéral » éditions de l'abbaye du Mont-César.

Accordez-nous... d'assister souvent et dignement à ces saints mystères, car chaque fois que l'on célèbre ce sacrifice commémoratif, les fruits de notre rédemption sont appliqués.

Accordez-nous, Seigneur, de participer dignement à ces saints mystères, car chaque fois que se célèbre l'offrande commémorative de la céleste victime, l'œuvre de notre rédemption s'accomplit.

Dom Lefebvre traduit fréquenter par assister, alors que la liturgie est une *actio* et que *frequentare* vient de *frequentar*, *facere*. Le missel du Mont-César est plus près de la pensée du missel en disant « participer », ce qui implique déjà une action. Mais ni l'un ni l'autre ne « rendent aussi fidèlement que possible la pensée de l'auteur ». Il en est de même pour l'expression « *opus nostrae redemptionis exercetur* ». La traduction de Dom Lefebvre est une trahison, le missel du Mont-César est plus près du sens exact : « L'œuvre de notre rédemption s'accomplit. » La « théologie du Mystère » nous rappelle en effet que l'œuvre de notre rédemption est accomplie une fois pour toutes : « Le Christ est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire... ayant obtenu une rédemption éternelle » (Hebr., ix, 12). Cette œuvre ne s'accomplit plus, mais dans la liturgie elle est rendue présente chaque fois que la commémoration de ce sacrifice est célébrée. Le « mystère » de la liturgie a pour contenu divin la re-présentation de notre rédemption, il est l'*Opus Dei*, selon l'expression plénière de saint Benoît.

La traduction du canon de la messe pose de graves problèmes, et pourtant il faut que le « sacerdoce royal » puisse dire de toute son âme le grand *Amen* du peuple. « Si tu rends grâces avec l'esprit, comment celui qui est dans les rangs de l'homme du peuple répondra-t-il *Amen* à ton action de grâces, puisqu'il ne sait pas ce que tu dis » (I Cor., xiv, 16). Prenons, à titre d'exemple, l'expression *nota devotio*. Dans son explication du canon, Dom Damas Winzen, moine de Maria-Laach, écrit : « *Nota devotio*, c'est une attitude de l'homme intérieur par opposition à l'attitude subjective de la *devotio moderna*. Le Christ a accompli toute la *devotio* à la Croix; depuis, la *devotio* des chrétiens c'est la mort avec le Christ quand elle est rendue présente d'une manière sacramentelle dans la célébration du Saint Sacrifice. Le mot désigne donc moins la promptitude à verser de pieuses lar-

mes, comme le moyen âge finissant a pu l'imaginer, que le fait de rejoindre et de se donner à la Croix du Christ. »

Autre exemple : le mot *rationabile*, si mal traduit dans nos missels français par « digne », a une longue histoire. Chez saint Ambroise, interprète de la liturgie orientale, il rend le terme λογικός, la messe est λογικη θυσια ou le λόγος s'offre au Père dans l'Esprit-Saint. A Rome s'ajoute à ce sens mystique profond une considération d'ordre juridique : *rationabilis oblatio*, c'est l'accomplissement exact, « légitime », de la Liturgie, par opposition à un culte où régneraient le subjectivisme et l'anarchie.

Ces exemples suffiraient déjà à montrer que des termes en apparence très simples ont chacun dans la langue de la liturgie un sens bien déterminé. Puisons maintenant quelques suggestions dans le « *Volksmessbuch* » de Dom Bomm. Chaque chapitre est précédé d'une notice d'introduction.

Dans son chapitre sur la célébration de la sainte messe, nous lisons : « Rempli d'une sainte joie et en union avec toute la communauté, le prêtre commémore la passion bénie du Christ et annonce sa mort, comme le Seigneur l'a ordonné. »

Dans son chapitre sur l'année sainte de l'Église, il écrit encore : « Les premiers chrétiens ne connaissaient qu'une fête, le grand jour de la Pâque de la Résurrection. Ils la célébraient sans interruption, la renouvelaient au jour du Seigneur, elle est restée la Pâque hebdomadaire du chrétien. C'est de là que partit le développement qui aboutit à l'édifice admirable de l'année sainte. »

Chaque messe de dimanche est précédée d'une explication qui est à elle seule une vraie mystagogie. En voici un exemple. Pour le 12<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte et son évangile du Bon Samaritain, l'explication dit entre autre : « Dans cette parabole, le Seigneur expose comment l'Ancienne Alliance était incapable de donner le salut à l'humanité; le Bon Samaritain arriva, versa de l'huile et du vin sur ses blessures, et il la conduisit dans l'hôtellerie de son Église. Là elle sera soignée chaque jour; aujourd'hui l'eucharistie est cette médecine divine jusqu'au retour du Samaritain. Le Bon Samaritain nous donne en effet, dans la communion, le vin, l'huile et le pain. »

Disons en conclusion que le paroissien ne doit pas se contenter de faire une version latine, ni de rendre la messe plus intéressante; il ne doit pas être un pieux paravent entre l'autel et les fidèles, et sa mission n'est pas de transformer l'église en une salle de lecture. Mais il doit rendre aux fidèles le sens de la langue liturgique pour qu'ils puissent célébrer avec fruit et dans la joie les divins mystères.

RENÉ GRIESEMANN.